



Culture

ENTRE
—TEMPS



Ian Mwesiga, «Man Standing By The Pool 2». Huile sur toile. (Pauline Assathiany/Courtesy the Artist and Mariane Ibrahim Gallery)

Exposition

Plonger dans l'art et nager au musée

Rectangulaire, colorée, la piscine ressemble à un tableau. Mais l'eau qu'elle contient n'est souvent pas tranquille et reflète des mondes divers, des tensions environnementales, sociétales ou politiques. Immersion dans un imaginaire bleu turquoise, chloré et décoré de mosaïques

Eléonore Sulser

« **L**e sujet de mes peintures de piscine, c'était la transparence. Comment peindre l'eau? » se demande David Hockney dans *Une Histoire des images*. « Un problème intéressant me semble-t-il. Ces lignes mouvantes que je peignais dans les piscines, en réalité, elles sont à la surface de l'eau, qui est une sorte de miroir ondulé, en constant mouvement. »

En les peignant, en les dessinant, en les photographiant, David Hockney nous a appris à regarder les piscines. A les regarder vraiment. A tenter de saisir à la fois leur contenant géométrique, leur cadre, et leur contenu, liquide et fluide. A voir aussi peut-être, au-delà de leur matérialité, la façon dont elles transforment leur environnement de même que celles et ceux qui les contemplent et s'y plongent. A voir enfin le monde tel qu'elles le racontent et le reflètent: « En fait, dit-il plus loin, dans ce chapitre d'*Une Histoire des images* intitulé « Reflets et miroirs », les reflets sont des sortes de tableaux ».

David Hockney, maître nageur

Au Musée des beaux-arts du Locle (MBAL), Federica Chiocchetti – qui vient de quitter, pour une institution parisienne, le poste de directrice des lieux qu'elle occupait depuis 2022 – et Lou Stoppard, écrivaine et conservatrice basée à Londres, ont pris David Hockney au mot. Si la piscine a des reflets qui sont « des sortes de tableaux », alors voyons ce que l'art peut en dire et lui faire dire. Voyons aussi comment l'art, comment le musée peut répondre à certains élus loclois, qui, raconte Federica Chiocchetti en préambule de l'exposition, avaient envisagé un temps de fermer le MBAL pour le transformer en piscine couverte.

Pour commencer cette immersion dans la piscine de l'imaginaire, les deux curatrices ont donc convoqué le peintre britannique. Si *A Bigger Splash* (1967) ou *Portrait of an Artist (Pool With Two Figures)*, (1972) sont dans tous les esprits, les deux tableaux sont inaccessibles. Mais Le Locle a trouvé dans une collection privée de quoi exposer un très beau *Gregory dans la piscine* (1978), tiré de la série des *Paper Pools* (« piscines de papier »), estampes réalisées à l'aide de pâte à papier imbibée d'eau et de pigments, pressée sur du papier fait à la main. L'effet produit est à la fois stylisé et organique, comme une piscine où le ciel se reflète.

Des bassins et des livres

Cette première salle s'intitule « Reflecting Pool » (bassin réfléchissant), qui est aussi le titre d'une vidéo de Bill Viola où un homme prend son élan pour sauter dans l'eau, mais reste suspendu en l'air, son image se dissolvant peu à peu, tandis que l'eau continue tranquillement de refléter le monde alentour. L'eau de la piscine prend alors une dimension métaphysique, ouvrant de nouveaux espaces imaginaires. Rien d'étonnant dès lors à ce que plusieurs livres d'artistes, dont celui d'Ed Ruscha, *Nine Swimming Pools and a Broken Glass* (« neuf piscines et un verre brisé », 1968), viennent compléter ce premier plongeon et se demandent déjà quel sens social (en avoir ou pas), environnemental (réserve ou gaspillage d'eau) ou politique (privée ou publique, Nord ou Sud, etc.) donner à la piscine.

Dans les étages du musée, on verra que la piscine peut être un lieu de puissance et de mémoire (parfois sinistre), comme dans ce film de Rossella Biscotti qui montre le gigantesque bassin du Foro Italico, centre sportif

romain construit par Mussolini, vidé de son eau pour être restauré (*Il ripristino della vasca vuota*, «la restauration du bassin vide», 2006). Ailleurs encore, c'est toute une piscine qui rentre dans un livre, lequel compose un vaste puzzle, dont les pièces sont à relier et à étaler chez soi, ou ici au musée, avant de plonger. C'est *One Swimming Pool* (2013) d'Elisabeth Tonnard, hommage au singulier à Ed Ruscha.

Couloirs sans fin

Mais nous voici enfin dans l'eau grâce à *Swim* (2008) de l'artiste genevoise Alexandra Maurer. Cette installation vidéo contemple et documente nos corps plongés dans le liquide bleu: une femme nage sous l'eau, elle est photographiée et peinte, les images se succèdent, un peu saccadées, comme empêchées dans cette autre pesanteur et cette autre vision que crée l'immersion.

Plus loin Denis Savary joue les durs en présentant *Pool* (2015), une coque de piscine bleue en fibre de verre, vide, creusée en relief, posée verticalement contre le mur. Promesse ou désespoir. L'objet continue ses transformations. Le voici habité dans *New House* (2025) de Mary Stephenson, scène (*Stage*, de Michael Rae-decker, 2021) ou voile (*The Swimmer, Posadas*, 2019) floutant le nageur photographié par Eva Vermandel – qui l'a enfermé dans un caisson de plexiglas –, espace liminal, enfin, carrelé, fermé et inquiétant dans *Elusive Room* («chambre insaisissable», 2022) de Levi van Veluw.

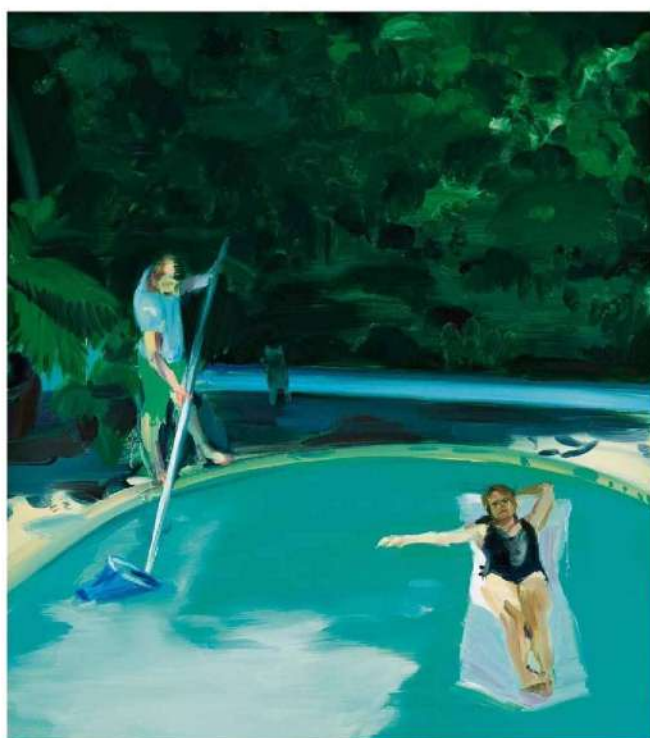
Passé ces architectures, le corps retrouve ses aises dans l'eau. Un jeune garçon s'ébroue dans

une piscine d'hôtel, merveilleux tableau idyllique composé par Caroline Walker (*Swimming Practice*, «Entraînement de natation», 2026). A mieux regarder cependant, une femme de chambre s'affaire sur un balcon, veillant discrètement au confort de l'heureux nageur. En face, une toile d'Antonio Obá serre le cœur: un jeune garçon, au corps noir celui-là, plonge dans l'eau. Sur son flanc, une libellule blanche. Nager ou voler? Sur le bord de la piscine, un petit bateau, comme un jouet, cassé. Le tableau s'intitule *Fata Morgana No 1*, autrement dit: «mirage»...

Ainsi va la piscine d'une salle à l'autre du musée. Si elle réjouit par sa fraîcheur à l'ère des canicules, si son bleu merveilleux console du soleil, ce qu'elle reflète, ce qu'elle suggère, ce qu'elle gaspille inquiète aussi. Joan Didion, que citent les commissaires de l'exposition, nous dit dans *The White Album*, qu'«une piscine, c'est de l'eau, rendue accessible et utile, et, en tant que telle, infiniment apaisante pour l'œil occidental». Elle dit aussi qu'on tente, avec elle, de prendre «le contrôle sur l'incontrôlable». Mais on sait bien aujourd'hui, et les artistes réunis au Locle le montrent, à quelles limites ce jeu-là se heurte. ■

«For One Solid Time, Wet: La piscine dans l'imaginaire». Une exposition du Musée des beaux-arts du Locle (MBAL), à voir jusqu'au 21 février 2027.

A voir aussi au MBAL, «Les premières photographies. Jusqu'à preuve du contraire». Une exposition de Francesca Serravalle, jusqu'au 21 février 2027.



«Study for Fishing», 2017.
Huile sur toile. Caroline Walker s'intéresse aux travaux domestiques qui permettent à d'autres de lézarder. (Peter Mallet. Courtesy of the artist, GRIMM, Amsterdam/ New York/ London et et Ingleby Gallery, Edinburgh. ProLitteris, Zurich, 2026)

LE TEMPS

24-25 octobre 2026